

Éditions Points

Thomas H. Cook

Mémoire assassine

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Philippe Loubat-Delranc

TEXTE INTÉGRAL INÉDIT

De cela, je m'étais toujours souvenu : les rideaux à fleurs de leur chambre à l'étage, bien fermés ; le nouveau ballon de basket de Jamie à la lisière du jardin, luisant sous la pluie ; le soutien-gorge blanc traînant dans l'herbe derrière la maison, le reste de nos vêtements, mouillés et immobiles, suspendus à la corde à linge.

De cela aussi, je me souvenais : deux hommes assis côte à côte, à l'avant d'une voiture, celui qui est au volant est le plus jeune, le plus petit, et nu-tête ; l'autre porte un feutre gris, respire fort, et fume. C'est le plus âgé qui parle le premier en ôtant ses lunettes à monture d'acier dont il essuie les verres avec un mouchoir blanc tandis qu'il se retourne sur son siège pour me faire face. Avant Rebecca, j'étais incapable de me rappeler ce qu'il m'avait dit alors, ce qui ne m'empêcha pas, au fil des années, d'échafauder toutes
= sortes de suppositions, répliques sans doute glanées à la télévision

ou au cinéma qui ne me semblaient jamais sonner tout à fait juste.

Avant Rebecca, je ne savais même plus combien de temps j'étais resté assis à l'arrière de cette voiture, pourtant j'ai toujours gardé le sentiment d'avoir vu la lumière changer, phénomène qui n'avait pu se produire que très lentement, à mesure que le soir tombait. Je me souvenais de la grisaille qui s'intensifiait autour des arbres dénudés de l'automne. Je revoyais même les ombres qui s'étiraient et s'élargissaient pendant que les heures passaient, mais étant donné l'épaisse couverture nuageuse de cette fin d'après-midi-là, cela ne pouvait pas correspondre à la réalité. Pourtant, cette fausse impression d'ombres qui s'agrandissent perdura au fil des années, forte, tenace, alors que d'autres choses, infiniment plus importantes, en vinrent à se brouiller et à s'effacer.

Et, surtout, je me souvenais de la pluie. Elle était tombée sans discontinuer ce jour-là, les flaques devenant de plus en plus vastes, l'eau dévalant, tels de minuscules ruisseaux de montagne, les caniveaux incurvés de nos rues de banlieue. C'était une pluie d'automne, froide, drue, de celles qui nous trempent et nous glacent jusqu'aux

os. Toute la journée, assis à mon pupitre, à l'école, je l'avais écoutée tambouriner sur les vitres de ma classe. Dehors, elle jetait de grands voiles gris sur le terrain de jeux et la cour, et avait fini par former de sombres flaques sous le portique, sous les balançoires à bascule et les cages à écureuil ruisselantes d'eau. Elle me retint à l'intérieur alors que je voulais qu'on me laisse sortir, et je me revois observer avec mélancolie le terrain de softball détrem pé, les nuages noirs au-dessus, la pluie fine et vigoureuse. Aujourd'hui, quand j'y songe, je suis frappé par le fait que presque toutes les impressions que j'avais gardées de cette journée-là relevaient de l'enfermement.

Ce jour-là : le 19 novembre 1959.

La voiture dans laquelle j'étais assis dans le soir tombant était bleu foncé, et imprégnée d'une odeur douceâtre, mais poussiéreuse, vraisemblablement due à la fumée de cigarettes et de cigares accumulée, avec le temps, dans le capitonnage. Il y avait un emblème en chrome sur le capot : un oiseau aux ailes ouvertes, une représentation répandue à l'époque. Je me souviens de cet oiseau car je concentrais mon attention dessus de temps en temps, préférant le regarder, lui, plutôt que les deux hommes qui demeuraient silencieux sur les

sièges avant. Il était très beau, du moins c'était mon impression à l'époque, une pointe scintillante et argentée, une vision de libération, une créature prenant son envol. Je trouvais bizarre de la voir fixée à quelque chose, d'autant plus au capot plat et métallique de la voiture dans laquelle j'étais assis, et que la pluie martelait en grosses gouttes qui s'écrasaient sur les ailes déployées, mais immobiles, de l'oiseau.

La voiture était à l'arrêt dans l'allée de chez moi. J'ignore de quelle marque elle était, mais j'ai toujours imaginé qu'il s'agissait d'une Ford ou d'une Chevrolet. Le flanc de ses pneus était noir, son intérieur bleu foncé. À la place de l'habituelle radio à petits boutons chromés, il y avait une étrange boîte en métal dotée d'un micro noir qui pendait au-dessus du plancher. De temps à autre, elle émettait des grésillements, mais je ne me rappelle pas avoir entendu de voix. Dans mon souvenir, aucun des deux hommes ne décrocha jamais le micro. Ils semblaient vissés à leurs sièges avant, raides, muets, lourds, comme des statues.

Je restais silencieux derrière eux, mes petites jambes repliées sous moi sur la banquette arrière. Entre le garage et l'angle de la maison,

je voyais un coin du jardin, ainsi que la barrière en bois construite par mon père avant ma naissance, et une partie des montants des balançoires en fer, pour lesquelles mon frère et ma sœur étaient devenus trop grands, mais sur lesquelles, à mes moments perdus, il m'arrivait encore de m'asseoir. Au-delà, il y avait la corde à linge qui ployait lourdement sous sa charge de vêtements imbibés d'eau, et, dessous, l'entortillement blanc du soutien-gorge de ma sœur.

La maison avait une façade en brique rouge, un style néo-Tudor, un étage, un toit à pignons et des volets extérieurs vert foncé purement décoratifs. Une allée rectiligne cimentée menait à l'entrée. Aux deux portes d'entrée, en fait. L'une était vitrée, entourée d'un cadre en aluminium, et l'autre en bois plein, peinte en blanc et munie d'un heurtoir en laiton en forme de main tenant une petite boule de métal. Je revois la délicatesse avec laquelle les doigts effilés enserraient la sphère, comme s'ils s'apprêtaient à la lâcher.

Il y avait d'autres éléments décoratifs. Les fleurs, par exemple, que ma mère avait plantées, non seulement tout autour de la maison, mais aussi en deux plates-bandes circulaires de part et d'autre de l'allée en ciment. Elle cultivait des roses, des tulipes et des azalées de

différentes couleurs, et je la revois penchée gauchement, presque accroupie, au-dessus de ces fleurs, vêtue d'une vieille blouse rouge, retournant la terre avec une petite pelle. Elle avait trente-sept ans, mais, sur les photographies, elle paraît beaucoup plus âgée. Elle était maigre et blonde ; elle avait les traits anguleux. Dans mon souvenir, elle est grande, alors que, en réalité, elle mesurait un mètre soixante-deux. Avant Rebecca, je ne me souvenais pas du timbre de sa voix, sinon qu'il était assez haut perché, ni du contact de sa main, sinon qu'il me semblait vague, hésitant, ni d'absolument rien du cœur qui battait sous la vieille blouse rouge, ni même du fait que, selon le rapport du coroner, il pesait approximativement cinq cents grammes.

Ainsi donc, pendant toutes les années qui suivirent sa mort, ma mère demeura pour moi une image évanescence, une silhouette sculptée dans le sable, éphémère et fugace.

Sa sœur Edna, c'est une autre histoire, et ce fut elle qui finit par venir me récupérer dans la voiture, les deux hommes me confiant à elle naturellement, sans même lui demander de justifier de son identité.

Ce qu'elle aurait pu faire, évidemment. C'était une femme prudente, scrupuleuse, qui, sachant ce qu'on attendait d'elle ce jour-là, n'aurait pas manqué d'apporter son permis de conduire ou sa carte de bibliothèque. Mais aucun des deux hommes assis à l'avant de la voiture ne prit la peine de lui demander qui elle était. Le plus jeune se contenta de déclarer : « Vous devez être sa sœur », puis, avec un signe de tête dans ma direction, il ajouta : « C'est bon, vous pouvez l'emmener. »

Ce fut donc ma tante qui vint me chercher ce jour-là. Mon père l'avait toujours surnommée « la tantine à marier » ou « la vieille fille », mais je doute qu'il ait cherché à être cruel en employant de telles expressions. Elle avait quarante-deux ans alors, et elle était célibataire. C'était aussi simple que cela. D'aucuns auraient pu être motivés par d'autres intentions, utiliser ces mots pour faire remarquer que ma tante avait échoué dans sa principale mission d'attirer et de garder un homme. Mais mon père admirait sa solitude, je crois, de même que sa capacité à supporter une subtile dose de mépris.

Ce jour-là, elle portait un épais manteau en tissu, et ses cheveux bruns étaient tirés en arrière et noués en un petit chignon qui semblait

accroché, telle une baie gorgée de jus, à son chapeau de pluie noir à large bord.

La portière arrière de la voiture s'ouvrit toute grande, et je me glissai hors de la banquette pour m'en remettre aux bons soins de ma tante. Elle ne me serra pas dans ses bras, mais me prit par la main, et s'éloigna d'un pas rapide à travers le jardin détrempe par la pluie jusqu'à sa voiture, me tirant sans ménagement, de sorte que je trébuchais et manquais sans cesse de tomber en trottinant à son côté.

Tandis qu'elle me faisait asseoir promptement sur le siège passager de sa vieille Packard verte, je jetai un coup d'œil vers chez moi, le ballon de basket de Jamie dérivant soudain dans mon champ visuel comme une toute petite planète orange. Tandis que la voiture s'éloignait, je me mis à genoux sur mon siège et me retournai pour regarder, par la vitre arrière zébrée de pluie, la maison où j'avais vécu toute ma vie. Elle se dressait dans tout son abandon, dans tout son accablement, dans toute sa désolation. Je suppose que, à ce moment-là, j'avais une vague idée de ce qui s'était passé entre ses murs au cours des dernières heures. Mais tout ce qui avait eu

lieu auparavant, la longue marche que nous avons tous faite jusqu'à ce jour de novembre, me demeurait hors de portée.

– Regarde devant toi, Stevie, m'intima sèchement ma tante. Pas en arrière.

Avant Rebecca, je ne l'avais jamais fait.

Mais, aujourd'hui, je pense que la mémoire est le lot de consolation qui nous est dévolu pour compenser la mort de chaque jour, le lieu auquel nous accédons pour reconstruire et réécrire notre vie, pour nous donner une seconde chance. Peut-être que, sur la fin, c'était là tout ce que chacun de nous voulait : avoir au moins une seconde chance. Mon père, ma mère, Laura, Jamie et moi enfermés tous ensemble dans cette maison de McDonald Drive. De la rue, elle ne ressemblait aucunement à une prison, mais je sais à présent que c'en était une, et que, même si je ne les entendais pas à l'époque, les bruits de mon enfance étaient ceux de grilles coulissantes et de portes métalliques.

Tante Edna avait déjà sûrement perçu tout cela, et, redoutant le pire, elle me recommandait de ne jamais regarder en arrière.

C'était une femme d'âge moyen le jour où elle m'entraîna du jardin

à sa voiture, mais moi, j'avais l'impression qu'elle était très vieille. Arrivés chez elle, elle me prépara un dîner léger composé de poulet et de riz blanc. Je m'assis à la table, mangeant du bout des dents, silencieux, frappé de stupeur par ce que je savais déjà. Je me souviens qu'elle m'étudia longuement, comme si elle cherchait ses mots. Puis elle renonça, et grommela, tout simplement :

– Je trouverai une solution.

Mais elle ne la trouva jamais, et je pense que son échec était dû en partie au fait que, somme toute, je l'effrayais. En tout cas, il est certain que pendant les deux petits mois où je vécus chez elle, elle m'observait parfois d'un air froid et distant, avec une indéniable appréhension, et, pour moi, dans ces moments-là, elle tentait de discerner le mauvais grain qui, présumait-elle, ne manquerait pas de germer en moi un jour, le tison ardent dans les ruines encore brûlantes de ma famille, qui projetait toujours des étincelles dans l'air enfumé, épais, âcre, inflammable.

Un jour, en fin de soirée, je redescendis à la cuisine, pris dans le tiroir le grand couteau à découper et me dirigeai vers la coupe à fruits posée à côté du vieil évier en étain. À peine avais-je fait quelques pas

que je vis tante Edna surgir de l'obscurité de la pièce contiguë. Elle regardait le couteau, pas mon visage, et je devinais qu'elle luttait contre l'envie irrésistible de me l'arracher des mains.

– Range ça, ordonna-t-elle.

– J'avais envie d'une pomme, répondis-je.

– Il est trop tard pour manger, déclara-t-elle sur un ton égal. C'est mauvais pour l'estomac.

Un bref instant, nous nous fixâmes, tendus et palpitants, le grand couteau toujours fermement serré dans ma main.

– Range-le, Stevie, répéta-t-elle.

J'obéis aussitôt, bien entendu, mais je n'ai jamais oublié le regard de tante Edna à ce moment-là, son air d'avoir senti une vapeur nocive dans l'air qui m'entourait.

Des années plus tard, quand je racontai cet incident à ma femme, elle déclara seulement « C'est d'un macabre ! », et se remit à travailler. Je sais maintenant que, au lieu de m'opposer une gentille fin de non-recevoir, elle aurait dû accuser le coup, se tourner vers moi et me demander : « Elle avait raison, Steven ? Toi aussi, tu as cela en toi ? Comment faire pour l'en extirper ? »

Pendant des années, je me suis imaginé que ma mère aurait dû exiger les mêmes réponses de mon père, comme si cette franche discussion aurait pu, à elle seule, nous sauver tous.

Ma mère : Dorothy Coleman Farris ; âgée de trente-sept ans.

Pendant la brève période où je vécus chez tante Edna, elle faisait rarement allusion à ma mère. Et, quand elle en parlait, c'était toujours comme de « cette pauvre Dottie », comme si « pauvre » et « Dottie » s'étaient agrégés dans son esprit, à jamais indissociables. Il m'arrivait même de me demander si, tout compte fait, tante Edna n'en voulait pas à ma mère pour tout ce qui s'était passé en ce jour de 1959.

Impression que mon oncle Quentin, le grand bonhomme qui vint me chercher chez ma tante deux mois à peine après mon arrivée, ne me donna jamais. Au contraire, il parlait avec affection, et même avec drôlerie, de ma mère. Ainsi, au fil des années et des souvenirs d'elle qui émergeaient à l'occasion de telle ou telle anecdote, ma mère m'apparut peu à peu comme une personne douce et un peu crédule qui, petite fille, marchait à tous les tours que Quentin lui jouait, gobait ses mensonges inénarrables et était, de manière générale, la cible privilégiée de ses canulars.

– Dottie ne voyait toujours que le bon côté des choses, affirmait-il un jour. C'est ce qui l'a perdue, si l'on peut dire.

Qu'entendait-il par là ?

Il ne s'en expliqua jamais, aussi la vision que j'avais de ma mère était celle d'une femme très ordinaire, sans traits saillants, fade, une bulle dans un océan de bulles.

Ses carnets scolaires, que tante Edna avait conservés et que je reçus à sa mort, révélaient une personnalité conforme à celle dépeinte par Quentin. Ils présentaient une ribambelle de C, ponctués çà et là d'un B ou d'un B –, tout au plus. L'instituteur de sa dernière année de primaire la décrivait en ces termes : « Dorothy est une enfant très sociable, toujours gentille et bonne camarade. Elle travaille correctement et elle est assidue. C'est une élève agréable. »

Sociable. Agréable. Assidue. Même poussées à leur paroxysme, ce ne sont pas d'extraordinaires vertus. Elles excluent le courage et l'esprit d'aventure. Mais, surtout, elles excluent la passion. Rien ne permet de supposer que ma mère se soit jamais laissé emporter par la force de ses sentiments. C'était peut-être ce que, à la fin, tante Edna voulait dire en l'appelant « cette pauvre Dottie » : qu'elle était

pauvre en esprit, qu'elle manquait de volonté, que, probablement, même en ce jour de novembre, elle était allée à la mort comme une esclave va sur sa paillasse, la tête basse, les bras ballants, voyant à peine, du coin de l'œil, la lanière noire du fouet.

Mais comment une existence, quelle qu'elle soit, pourrait-elle être aussi molle, aussi vide ? Après tout, à un moment, « cette pauvre Dottie » avait rencontré un certain Billy Farris, un grand gaillard aux cheveux aile de corbeau, et quand il lui avait proposé de sortir un soir, elle avait accepté. Peut-être que, en ces soirées de l'été indien radieux de 1940, tandis qu'ils marchaient jusqu'au vieux cinéma de Timmons Street ou le long du petit ruisseau qui traversait le parc municipal bien entretenu, peut-être que, dans la quiétude et la tiédeur de ces nuits-là, elle avait momentanément resplendi sous l'emprise d'une émotion nouvelle, irréprouvable. N'est-il pas possible qu'à un moment, au début, lors des premiers émois amoureux, elle ait aimé mon père de cet amour dépeint dans ces petits livres qu'on trouva par terre à côté de son lit, histoires de passions torrides en des lieux exotiques, les îles Fidji, Paris, Istanbul ? La première fois que la main de mon père s'était posée sur ses seins, ou avait

remonté sur sa cuisse, n'est-il pas envisageable que même « cette pauvre Dottie » ait retenu son souffle ?

Sans Rebecca, jamais je ne l'aurais su.

Toutefois, j'en aurais su tout de même un peu. J'aurais su qu'elle avait épousé Billy Farris, et, plus tard, donné naissance à trois enfants. Cependant, je m'aperçois que je ne peux me l'imaginer en ces nuits de conception où Jamie, Laura et moi reçûmes, effectivement, la vie. Je ne peux me l'imaginer nue sous, ou sur, un homme, ou bien contre lui, bougeant au même rythme sur le lit.

Ce jour-là aussi, elle était sur un lit, dans la position dans laquelle il l'avait allongée, les bras bien croisés sur la poitrine, les yeux clos, les pieds parallèles, ses romans à l'eau de rose soigneusement empilés par terre à côté de son lit, comme si, à tout instant, elle pourrait rouler sur elle-même, en prendre un et, aussitôt, se plonger dans l'idéalisation d'un coup de foudre sur une plage.

Ce fut tante Edna qui l'identifia. De la banquette arrière de la voiture banalisée de l'enquêteur, je vis deux hommes en imperméable noir la précéder dans l'allée, puis dans la maison. Quelques minutes plus tard, j'entendis un son creux, déchirant, retentir à l'intérieur de

la maison. C'était moins un cri qu'une plainte gutturale et douloureuse. Ce fut alors que l'enquêteur le plus âgé se tourna vers moi et me parla, quoique, jusque très récemment encore, j'étais incapable de me remémorer ce qu'il m'avait dit.

Peu après, tante Edna arrivait devant la voiture bleue, les mâchoires crispées, les lèvres si serrées que lorsque le jeune enquêteur lui demanda si elle était « la sœur », elle ne put que le lui confirmer muettement d'un signe de tête.

Il s'écoulerait bien des années avant que je voie ce que tante Edna avait vu cet après-midi-là, mon regard s'attardant, comme hypnotisé, sur le cadavre de ma mère, disposé avec tant de soin, tant de respect, tant de cérémonie.

D'autres photos montraient qu'on avait eu moins d'égards pour mon frère.

Jamie Edward Farris, âgé de dix-sept ans.

C'était un grand échalas aux cheveux noirs comme le jais. Sur les photos, il paraît presque maigre, avec son teint pâle et ses grosses lèvres foncées, vaguement clownesques. Ses yeux étaient café au lait, comme ceux de sa mère, surmontés de sourcils fins, garnis de cils très

courts et très sombres. Comme chez elle, son visage donnait l'impression d'être composé d'éléments disparates empruntés à d'autres visages, les yeux trop éteints, trop fades par rapport aux cheveux noirs et lustrés, le nez trop épaté qui jurait avec les pommettes saillantes et le front étroit.

Jamie et moi formions le tandem typique du grand et du petit frère. Nous partagions la même chambre, et des lits superposés. Nous nous chamaillions et nous agacions souvent. Le soir, nous écoutions de la musique – c'était toujours Jamie qui choisissait les disques, et, parfois, nous jouions aux dames chinoises sur un rutilant damier en étain. À d'autres moments, il essayait de m'apprendre des choses, un jour à jouer de la guitare, un autre, au billard.

Néanmoins, nous ne fûmes jamais réellement proches. Son humeur renfermée, maussade, cette impression de se contenir en permanence faisaient que je gardais mes distances. Désireux d'avoir une chambre à lui, vivant mal le fait que Laura ait toujours eu la sienne, Jamie me donnait souvent le sentiment que ma présence le gênait, comme si j'étais un importun.

Mais si Jamie avait du mal à me supporter, il supportait encore moins

ma sœur. « Laura a sa chambre à elle parce que c'est une fille », raillait-il souvent les fois où elle rentrait en ayant remporté un petit triomphe à l'école. C'était de la méchanceté et de la jalousie envers elle que je ne partageais pas et méprisais sans doute. En tout cas, je ne me rappelle pas qu'il m'ait beaucoup manqué après sa mort, certainement pas comme Laura : au point de crier son prénom, la nuit.

Pourtant, je me souviens très bien de Jamie. Notamment, qu'il était souvent apathique, à moitié endormi, ses paupières tombantes se baissant de plus en plus quand il était assis à son bureau, sa tête suivant le mouvement peu après, dodelinant à mesure qu'il s'affaissait sur son manuel ouvert devant lui, puis se redressant brusquement avant de se remettre à réviser. Il me semble surtout qu'il a fait partie de ces gens qui demeurent étrangers à leur propre existence. Par moments, il me donnait la nette impression d'être en suspension au-dessus de sa propre vie, incapable de toucher terre, de suivre une direction, d'avancer comme lui-même le voulait. S'il avait vécu, je doute qu'il aurait su en tirer parti, car il semblait avoir hérité de cette léthargie et de ce manque d'énergie qui étaient si visibles chez la femme en vieille blouse rouge.

Cela étant, je me dois d'ajouter comme touche finale à ce portrait que Jamie n'était pas totalement inconsistant. Certaines choses l'intéressaient profondément. Il pouvait, des heures durant, s'entraîner à la guitare, en dépit du fait qu'il n'y avait jamais d'amélioration notable de son jeu. Il aimait pêcher ; ainsi, lui, Laura et moi marchions parfois jusqu'à l'étang situé à sept ou huit cents mètres de la maison, lancions notre appât dans l'eau et attendions, généralement pendant des heures, pour finir par rentrer bredouilles. Avant même que Rebecca ne m'exhorte à me retourner sur le passé, je me souvenais étonnamment bien de ces petites virées à la pêche, des arbres ombrageux, des embarcations qui voguaient, au loin, sur l'eau presque immobile, du tintement de la cloche du marchand de glaces qui passait trois fois dans l'après-midi, même s'il savait que, à cet arrêt-là, il n'aurait comme clients que les enfants Farris.

Que me restait-il d'autre de Jamie ?

Seulement quelques images éparses. Je le revois cacher précipitamment quelque chose dans son bureau alors que j'entrais inopinément dans la chambre que nous partagions. Je le revois casser une corde

de sa guitare, pester, puis, ayant épuisé sa colère, en monter méticuleusement une autre.

Enfin, il y a ce que je me rappelle plus intensément que tout le reste, peut-être parce que cela s'est passé deux jours seulement avant sa mort. Je rentrais à bicyclette quand, atteignant notre rue, je l'aperçus à hauteur de notre boîte aux lettres en bordure du jardin. Je lui adressai un signe de la main en passant devant lui à toute vitesse, mais, au lieu de me répondre, il continua de fixer la rue d'un air un peu anxieux. Manifestement, il attendait le passage du facteur, mais je ne sus jamais ce qu'il espérait recevoir au courrier. Était-ce une lettre d'une petite copine dont nous ne soupçonnions pas l'existence, ou l'article acheté par correspondance qui arriva trois jours plus tard ? Peut-être n'était-ce rien de plus qu'une photo dédiée d'une star de cinéma.

En tout état de cause, Jamie l'attendait fébrilement, et ce fut ainsi que mon esprit choisit de le figer, un grand échalas attendant quelque chose, ses cheveux noirs ébouriffés et gras, ses yeux languides, presque éteints, fixés obstinément sur la rue devant lui. C'était toujours mieux qu'étalé par terre dans notre petite chambre, le visage

en bouillie, la tête, dont un côté avait été arraché par le coup de feu, rabattue, tel un revers d'un rouge éclatant, sur l'arrondi de son épaule.

Enfin, il y avait Laura.

Au fil des années, c'était d'elle dont je continuais de me souvenir le mieux. Je me souvenais de toutes les sensations qu'elle m'avait fait connaître. Je me souvenais de la délicieuse odeur de ses cheveux, de la douceur de ses mains quand elle les posait sur mes joues, de la saveur de sa peau quand je l'embrassais. Je me souvenais de la nervosité, de l'impatience qui, parfois, teintaient sa voix, la rébellion gonflant en elle comme une vague.

Laura avait seize ans. Comme moi, elle avait les cheveux noirs de mon père, mais ses traits n'appartenaient qu'à elle. Ses yeux marron foncé devenaient presque noirs quand elle passait dans l'ombre, et sa peau était d'un blanc étincelant. Ses lèvres étaient charnues et lorsqu'elle avait froid, ou qu'elle laissait exploser ses larmes, ce qui lui arrivait sans crier gare, et pour des raisons que je n'aurais pu soupçonner, elles devenaient légèrement violacées.

Tout petit déjà, je mesurais la force des émotions qui agitaient

Laura. Une part de son âme tremblait constamment. On eût dit qu'elle se tenait au bord d'un précipice, scrutant le vide, parfois avec crainte, parfois avec envie. Il m'arrive de me dire que, si elle avait vécu, elle aurait peut-être fini par se suicider avant de devenir adulte. Une grand-tante du côté maternel, me raconterait plus tard Quentin, s'était tuée d'un coup de fusil dans son petit cottage du Maine, et, quand il prit, sur son ancestrale étagère, un album de famille poussiéreux et me montra cette femme, la profonde ressemblance entre cette tante disparue et ma sœur me troubla. Elle avait la même tension dans le regard, la même bouche tombante, une allure un peu guindée, un peu raide, comme si la rigidité cadavérique s'emparait déjà d'elle.

En me remémorant Laura aujourd'hui, il m'est facile d'interpréter la mélancolie qui, par moments, la consumait, comme la marque des sautes d'humeur de la puberté, et de tout mettre sur le compte de cette période de la vie qu'elle partageait avec mon frère, lui au sortir de l'adolescence, elle, en son cœur brûlant. Mais je crois que la souffrance de Laura ne provenait pas seulement de cette phase. Il y avait quelque chose qui n'allait pas chez elle, quelque chose de

tordu, d'instable. La nuit, elle errait souvent dans la maison, fantomatique et solitaire, telle une jeune fille au désespoir sortie tout droit des romans à l'eau de rose de ma mère. Jamie ne le supportait pas, et souvent, lorsqu'il l'entendait marcher dans le couloir, il aboyait après elle, lui intimant de regagner sa chambre, puis il se penchait par-dessus le bord de son lit du haut, me regardait d'un air entendu en faisant tourner son index contre sa tempe, et murmurait avec hargne : « Elle est timbrée. »

Timbrée pour Jamie, mais pour moi c'était la fille la plus mystérieuse du monde. Ses flâneries nocturnes qui agaçaient mon frère me ravissaient. Je sentais qu'il existait chez elle des régions secrètes, des salles reculées, des cavernes dédaléennes. Je sais aujourd'hui que j'étais amoureux de ma sœur, que les émotions qu'elle éveillait en moi, et même la façon dont son souvenir, par moments, me submerge encore, que tout cela participait d'un attachement romantique de jeunesse, d'une attirance que je prenais pour une adoration naturelle que tous les garçons éprouvaient pour leur grande sœur. J'ai appris depuis qu'il n'en était rien, que l'excitation que j'éprouvais en sa présence, mon souffle retenu quand je l'entendais passer

derrière ma porte fermée, les regards que je lançais à la dérobée même à son ombre sur le mur, que tout cela prenait ses racines dans les tout premiers tâtonnements balbutiants du désir.

Un beau jour, je m'en étais ouvert à Quentin.

– J'aimais ma sœur.

– Oui, évidemment, avait-il répondu.

– Non, oncle Quentin, avais-je rétorqué sur un ton appuyé. J'étais amoureux de ma sœur.

Il avait agité la main en riant.

– Tu n'avais que neuf ans, Steve.

Sur ce, il s'était levé et était parti dans la salle de bains, ce qu'il faisait toujours quand la conversation prenait un tour qui lui déplaisait.

Mais il savait.

Je pense qu'il a toujours su que notre maison, celle aux volets vert foncé et au joli toit de style Tudor, renfermait entre ses murs coquets les attentes, les exigences et les peurs les plus primitives et les plus violentes qui soient. Alors, il m'en a éloigné, comme d'une scie circulaire ou d'un fil électrique dénudé, il m'en a arraché et m'a emmené

dans le Nord, vers la stérilité idyllique des côtes du Maine, vers un paysage qui semblait gelé, rigidifié par sa maîtrise de soi.

– Il faut savoir se contrôler, m'avait-il dit un jour. Sinon, souviens-toi de ce qui arrive.

Autrement dit : souviens-toi de ton père.

William Patrick Farris, âgé de trente-quatre ans.

Ce que je n'avais jamais mesuré, c'était à quel point Laura l'aimait, à quel point il la fascinait, à quel point elle réclamait son admiration. Souvent, au cours de ses errances nocturnes, elle descendait l'escalier et se rendait dans la petite véranda fermée qui prolongeait le salon. Ma mère y avait disposé des plantes grimpantes plus ou moins identiques, ainsi que deux fauteuils en rotin blanc et une table en verre. Je les revois tous deux dans cette pièce, assis l'un en face de l'autre, silencieux, de très bonne heure, dans la clarté diffuse du lever du jour, le regard fixe, le visage impassible, comme si, après des heures de combat, ils avaient fini par en arriver à une grave prise de conscience. Dans ces moments-là, ils me donnaient l'impression de partager un curieux épuisement, l'œil vitreux par manque de sommeil, le teint blême, le corps avachi sous trop de tension.

Tout petit, déjà, quand je les observais en cachette du haut de l'escalier, je sentais qu'un lien mystérieux les unissait. Ils se parlaient toujours à voix basse, et s'ils se touchaient, c'était avec une grâce indéfinissable.

Plus tard, j'imaginerais que c'est lors de ces causeries matinales qu'elle avait dû s'ouvrir à lui, lui dire tous ces secrets qu'elle ne m'aurait jamais dits.

Ainsi, avant même que j'en vienne à haïr mon père pour ce qu'il avait fait à ma famille, j'avais jalosé sa relation avec Laura, leurs conciliabules, ces rapports qui m'excluaient et aiguïsaient ma rage. Je voulais savoir précisément quel genre de pouvoir il exerçait sur elle, percer le code de leur langage commun, le détrôner dans son estime.

Quelques semaines avant qu'elle meure, je les ai vus dans la véranda une dernière fois. Laura était assise par terre, le dos appuyé contre les jambes longues et minces de mon père, les mains posées mollement sur les genoux. Il était assis au-dessus d'elle dans le fauteuil blanc en rotin, le regard perdu dans la lumière du petit matin. Pour une fois, elle avait l'air reposée, presque sereine ; ses yeux s'ouvraient et se fermaient lentement comme si elle allait s'endormir.

Quant à mon père, je peux seulement dire que je ne lui avais jamais vu l'air aussi préoccupé qu'en cet instant. C'était à croire que la raison même qui apaisait tant Laura ce matin-là emplissait mon père d'une angoisse insupportable.

Peut-être, déjà, présentait-il comment elle finirait.

À savoir : étendue sur le dos, son visage tourné vers le ciel, ses bras blancs rejetés au-dessus de sa tête, éclaboussée de sang, deux doigts et la moitié de la paume de la main droite arrachés, comme si elle l'avait projetée vers lui au moment où il avait fait feu.

Ses jambes écartées en une pose vulgaire, son peignoir blanc retroussé au-dessus de ses pieds nus et sales, révélant ses cuisses et la fine bordure de sa culotte blanche en coton.

Son thorax pulvérisé, ses côtes brisées comme de la porcelaine, ses chairs déchiquetées et amalgamées, comme si une bombe avait explosé derrière son cœur.

Sa bouche écarlate et béante conférant à son visage une expression de grave surprise, un coin de la serviette blanche qu'elle avait nouée autour de ses cheveux mouillés pendillant mollement, presque comiquement, sur le seul œil qu'il lui restait, brun et grand ouvert.

Tout comme Jamie et ma mère, Laura mourut vers quatre heures de l'après-midi. Environ deux heures plus tard, Mrs. Hamilton, notre voisine d'en face, vit mon père sortir de la maison, monter dans son break Ford et partir. Il portait un imperméable noir et un vieux chapeau mou. Il n'avait pas de bagage, pas même un petit sac de voyage.

Pendant ces deux longues heures où il resta dans la maison, mon père fit la toilette de ma mère, la changea pour lui mettre un pyjama bleu, et disposa son corps avec soin sur le lit. Ensuite, il se fit un sandwich au jambon qu'il mangea à la petite table de la cuisine. Je sais que c'était son sandwich, car, sur les photographies prises par la police, on voit une rondelle d'oignon cru sur le bord de l'assiette. Seul mon père mangeait de l'oignon cru. Il but du café, laissant, comme toujours, la tasse et la soucoupe dans l'évier, à croire qu'il s'attendait à ce qu'on les lave plus tard, comme d'habitude.

Il ne tria pas ses affaires, car il partit sans rien emporter ; pas même une paire de chaussettes ne manquait dans son placard.

Il ne retourna ni dans la chambre de Laura ni dans celle de Jamie. Il n'essaya pas de nettoyer l'horrible désordre qui y régnait.

Pourtant, sans raison apparente, il resta dans la maison pendant

deux bonnes heures, seul, muré dans le silence, avec, pour unique compagnie, les cadavres de sa femme et de ses enfants assassinés.

Qu'attendait-il donc ?

Quand je fus en âge de me poser sérieusement cette question – je devais avoir à peu près celui de Laura, seize ans –, j'envisageai un grand nombre de possibilités. Il attendait un mystérieux coup de téléphone ; ou bien de partir pour l'aéroport tout juste à la bonne heure pour prendre un vol qu'il avait réservé des semaines à l'avance ; ou bien que des gangsters, des espions étrangers, des communistes, passent le chercher. Ma théorie changeait chaque fois que j'y réfléchissais.

Puis, sans crier gare, par une journée de printemps où, assis sur un rocher, je contemplais les vagues, m'arriva la réponse qui était certainement venue à la police, à ma tante Edna et à mon oncle Quentin bien avant moi, mais qu'ils avaient gardée pour eux, sans doute dans l'espoir que je ne me pose jamais réellement la question, que je ne cherche jamais à connaître la réponse. Seulement voilà, je l'ai cherchée, et elle m'est venue : celui qu'il attendait, c'était moi.

39 Aussitôt, cette réponse s'imposa à moi avec toute la force de

l'évidence. Normalement, j'aurais dû rentrer de l'école à trois heures et demie de l'après-midi, tout comme Jamie et Laura. Mais, ce jour-là, j'étais allé jouer chez Bobby Fields ; ma mère était au courant depuis le début de la semaine, mais mon père l'ignorait.

Ainsi donc, pendant près de deux heures, mon père m'avait attendu.

Aurait-il attendu le temps qu'il aurait fallu si Mrs. Fields n'avait téléphoné par deux fois à la maison de McDonald Drive ? Selon la déposition qu'elle fit par la suite à la police, elle passa le premier appel vers dix-sept heures trente. N'obtenant pas de réponse, elle rappela vingt minutes plus tard. Sans plus de succès.

Cinq minutes après ce dernier appel, Mrs. Hamilton, la voisine d'en face, voyait mon père sortir sous la pluie, marcher jusqu'au break, monter à bord et partir.

Une demi-heure plus tard, Mrs. Fields décida, après moult protestations de Bobby et moi, qu'elle ne pouvait m'emmener au cinéma sans avoir obtenu au préalable l'accord de mes parents. Elle roula alors directement jusqu'à la maison, et pendant que Bobby et moi attendions à l'arrière, elle descendit de voiture et gagna l'entrée latérale, la plus proche de l'allée, celle qui donnait directement dans la

cuisine. Elle frappa à la porte en jetant un coup d'œil à l'intérieur, vit une assiette avec une rondelle d'oignon cru, et une tasse à café vide dans l'évier. Regardant négligemment vers la gauche, elle vit alors une carabine posée sur la petite planche à découper que ma mère rangeait dans le coin à côté de la porte du sous-sol.

Je me rappelle l'avoir vue s'apprêter à frapper une nouvelle fois, puis arrêter son geste, laisser sa main en l'air, et revenir vers la voiture.

Avant Rebecca, je ne me souvenais de rien d'autre à propos de ce jour-là, sauf de l'autre voiture, celle des deux policiers, le plus âgé se tournant vers moi, enlevant ses lunettes, essuyant, avec un mouchoir blanc, les verres mouillés par la pluie, et ouvrant la bouche pour me dire ce que, avant Rebecca, le temps et le choc avaient emporté.